

DANIEL KEYES

LES MILLE ET UNE VIES DE

BR  
EL  
Y  
V  
M  
L  
E  
G  
A  
N



calmann-lévy

INTERSTICES

Daniel Keyes

LES MILLE ET UNE VIES  
DE BILL MILLIGAN

*Traduit de l'anglais  
par Jean-Pierre Carasso*

calmann-lévy

*A toutes les victimes des bourreaux d'enfant et plus  
particulièrement à celles qui gardent le secret..,*

# PRÉFACE

William Stanley Milligan est le premier prévenu de l'histoire judiciaire des Etats-Unis à avoir bénéficié d'un acquittement dans une affaire criminelle parce qu'il a été jugé irresponsable de ses actes du fait qu'il possédait une personnalité multiple. Dans le livre qu'on va lire, je me propose de raconter en toute objectivité la vie de cet homme de vingt-six ans.

D'autres cas de personnalité multiple ont été décrits, tant dans la littérature psychiatrique que dans des ouvrages destinés au grand public, mais leur anonymat a toujours été préservé par l'utilisation de noms fictifs. Billy Milligan, au contraire, devint un personnage public dès la date de son arrestation et de son inculpation et il a été au centre d'une controverse passionnée. Son portrait a été publié en première page des journaux et sur la couverture de nombreuses revues. Le résultat des examens psychiatriques auxquels il fut soumis a défrayé la chronique. Il est en outre le premier patient atteint d'une telle affection à avoir été hospitalisé et, par conséquent, fait l'objet d'observations et de soins attentifs, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, dans un établissement spécialisé. Quatre psychiatres et une psychologue ont témoigné sous serment, devant un tribunal, de l'authenticité du mal dont il est atteint.

Quand je l'ai rencontré pour la première fois, il avait vingt-trois ans et venait d'être placé par l'autorité judiciaire au Centre de santé mentale d'Athens (Ohio). Il me demanda si j'étais prêt à raconter son histoire. Je lui répondis que ma décision dépendrait d'une considération fort simple : y avait-il oui ou non des aspects de son aventure que les médias n'avaient pas encore fait connaître au public ? Il m'assura que les véritables secrets de ses « habitants » comme il les appelait, n'avaient jamais été révélés à quiconque, pas même à ses avocats ou aux psychiatres qui l'avaient examiné. Mais il désirait désormais les faire connaître au monde. Je demeurais sceptique mais cette affaire m'intéressait.

Plusieurs jours après cette rencontre, ma curiosité fut encore attisée par la conclusion d'un article de *Newsweek* intitulé *Les Dix visages de Billy* :

« Quelques questions demeurent toutefois : comment Milligan a-t-il appris les talents dignes de Houdin qui sont ceux de Tommy (l'une de ses personnalités) et en font un as de l'évasion ? Que signifient les conversations qu'il eut avec ses victimes et au cours desquelles il se vanta d'être un « guérillero » et un « tueur » ? Les médecins estiment que Milligan pourrait posséder d'autres personnalités encore non détectées — et que certaines d'entre elles pourraient s'être rendues coupables de crimes dont l'auteur n'a pas été découvert. »

Quand je le revis en tête à tête dans sa chambre, pendant les heures de visite de l'établissement psychiatrique, ce fut pour découvrir que Billy était bien différent du

jeune homme posé et déterminé que j'avais rencontré la première fois. Il s'exprimait avec hésitation, ses genoux étaient agités d'un tremblement nerveux. Sa mémoire était mauvaise et des pans entiers de son passé étaient oblitérés par l'amnésie. Il arrivait à débiter quelques généralités concernant les périodes de son passé dont il avait conservé un vague souvenir — mais encore sa voix se mettait-elle à trembler dès qu'il évoquait un souvenir pénible — et se montrait parfaitement incapable d'entrer dans les détails. J'étais sur le point d'abandonner.

Et voilà qu'un beau jour se produisit quelque chose de surprenant.

Billy Milligan « fusionna » pour la première fois. De cette fusion naquit un individu nouveau, une espèce d'amalgame de toutes ses personnalités. Le Milligan « fusionné » possédait un souvenir clair et précis — pratiquement ce qu'il est convenu d'appeler la mémoire absolue — de l'histoire de chacune de ses personnalités depuis la création — il connaissait toutes leurs pensées, tous leurs actes, l'ensemble de leurs relations et de leurs aventures tragi-comiques.

Si je précise ce fait dès le début, c'est pour permettre au lecteur de comprendre comment j'ai été en mesure de rapporter les événements du passé de Milligan, ses sentiments les plus intimes et jusqu'aux conversations que sa personnalité multiple lui a permis d'avoir avec lui-même. La totalité de ce que je raconte dans ce livre m'a été fournie par Milligan lui-même quand il avait fusionné, par certaines de ses personnalités et par soixante-deux autres personnes qui l'ont connu et croisé à diverses époques de sa vie. Je me suis servi des souvenirs de Milligan pour reconstituer les scènes et les dialogues. Pour les séances de thérapie, je n'ai eu qu'à me fonder sur les enregistrements vidéo. Bref, je n'ai rien inventé.

Quand j'entrepris de rédiger mon livre, je ne tardai pas à me heurter à une question difficile, celle de la chronologie. Car Milligan, depuis l'enfance, avait fréquemment « perdu le temps » et, de ce fait, n'a jamais accordé beaucoup d'attention aux pendules et aux calendriers. Bien souvent, ignorant la date du jour, voire le mois, il avait vite pris l'habitude de cacher ce détail gênant à son entourage. Fort heureusement, j'ai finalement été en mesure de recréer la séquence chronologique des événements de sa vie en me fondant sur des factures, des reçus, des contrats d'assurance, des livrets scolaires, des certificats d'employeurs et sur les nombreux autres documents mis à ma disposition par sa mère, sa sœur, ses employeurs, ses avocats et ses médecins. Milligan datait rarement sa correspondance mais son amie ayant conservé les centaines de lettres qu'il lui adressa pendant les deux années que dura son emprisonnement j'ai été en mesure de les dater grâce aux cachets de la poste.

En accord avec Milligan, je me suis imposé deux règles fondamentales qui ont présidé à l'ensemble de notre travail :

Nous avons décidé de donner les noms exacts de la totalité des acteurs, des lieux et des institutions à trois exceptions près, trois groupes de personnes dont il convenait de respecter l'anonymat en recourant, pour les désigner, à des pseudonymes : les autres malades mentaux, les criminels avec lesquels il avait eu des relations et que la police n'a jamais démasqués et enfin les trois femmes qu'il a violées et dont deux ont accepté de s'entretenir avec moi.

En deuxième lieu, et afin d'éviter que Milligan ne coure le risque de s'incriminer lui-même en révélant des crimes commis par telle ou telle de ses personnalités et pour lesquels il pouvait être inculpé, j'ai décidé d'envelopper d'un certain « flou artistique »

les scènes et les événements de ce genre. C'est la seule « licence poétique » que je me sois autorisée et l'ensemble des crimes pour lesquels Milligan a déjà été jugé sont au contraire rapportés en détail et avec des précisions à ce jour inédites.

La plupart de ceux qui ont connu Billy Milligan, et jusqu'à ses victimes, ont fini par se persuader de l'authenticité du mal dont il est atteint. Nombre d'entre eux ont gardé le souvenir précis du détail qui a emporté leur conviction, de telle parole ou de telle action dont ils ont conclu : « Non, cela, il ne serait pas capable de le simuler. » Mais il en est encore pour penser qu'il n'est qu'un escroc, un habile simulateur qui veut se faire passer pour irresponsable afin d'éviter un juste châtement. J'ai cherché à rencontrer le plus possible des premiers et des seconds. Les uns et les autres m'ont exposé leurs réactions et la raison de ces réactions.

Moi le premier, je me suis longtemps montré sceptique. De jour en jour, je me sentais pencher d'un côté puis de l'autre, tiraillé entre des sentiments contradictoires. Mais au cours des deux ans où j'ai travaillé avec Milligan à la rédaction du livre qu'on va lire, les doutes que suscitaient en moi les actes ou les expériences incroyables qu'il me rapportait se sont toujours mués en certitude parce que mes investigations m'ont permis de vérifier leur authenticité.

La controverse est pourtant loin d'être éteinte, en tout cas dans la presse de l'Ohio. Le 2 janvier 1981, trois ans et deux mois après le dernier crime dont Milligan a été accusé, on pouvait encore lire, dans le *Dayton Daily News*, un article de Joe Fenley intitulé : *Simulateur ou victime ? Dans les deux cas, l'affaire Milligan a beaucoup à nous apprendre.*

William Stanley Milligan est un être tourmenté qui mène une existence tourmentée.

S'il n'est pas un simulateur qui a réussi à tromper la société pour échapper au juste châtement de ses crimes, il est l'authentique victime d'une grave maladie psychique, la dissociation de la personnalité. Aucun des deux sorts n'est enviable...

Nous saurons un jour si Milligan a trompé son monde ou s'il n'est qu'une triste victime...

Ce jour est peut-être venu.

Athens, Ohio 3 janvier 1981.

*Première partie*

## LE TEMPS DES EMBROUILLES

# 1.

Samedi 22 octobre 1977 : John Kleberg, responsable fédéral de la sécurité dans les universités de l'Ohio, vient de placer la faculté de médecine sous surveillance policière. Des véhicules de patrouille et des escouades de policiers armés quadrillent le campus, des tireurs d'élite sont postés sur les toits et les femmes ont reçu des conseils de prudence : qu'elles évitent de se promener seules et surtout, si elles s'appêtent à prendre le volant et qu'un homme les observe, méfiance !

Pour la deuxième fois en huit jours, une femme vient d'être enlevée sous la menace d'une arme à feu entre sept heures et huit heures du matin sur le campus. Les deux victimes sont une étudiante en optométrie de vingt-cinq ans et une infirmière de vingt-quatre ans. Dans les deux cas le scénario a été identique : après avoir conduit sa victime hors de la ville pour la violer, le ravisseur lui a ordonné de toucher des chèques et lui a dérobé le contenu de son sac à main.

La police a fait publier un portrait robot dans la presse mais les centaines de coups de téléphone et dénonciations précises qui ont suivi cette publication n'ont abouti à rien. La police ne tient encore ni suspect ni piste sérieuse. La tension s'accroît dans l'université et le chef de la sécurité ne sait plus à quel saint se vouer. Les différents groupements d'intérêts universitaires et les organisations d'étudiants lui mènent la vie dure. Tous réclament l'arrestation de celui que les journalistes de la presse locale et les présentateurs des chaînes de télévision surnomment déjà « le sadique du campus ».

Kleberg a confié la responsabilité de la chasse à l'homme à son jeune inspecteur principal, Eliot Boxerbaum. Ce dernier, qui se considère comme un « gauchon », est étudiant à l'université d'Etat de l'Ohio quand il se met au service de la police, dès 1970, à la suite des émeutes estudiantines qui entraînèrent la fermeture provisoire du campus. Diplômé de l'université au cours de la même année, il se voit offrir un emploi dans la police universitaire à deux conditions : qu'il se fasse couper les cheveux et raser la moustache. Il accepte d'en passer par la première condition mais refuse catégoriquement la seconde et se fait engager quand même.

Les portraits robots et les dépositions des deux victimes ont déjà amené Kleberg et Boxerbaum à la conclusion que les deux agressions ont été commises par un seul et même individu : un Américain de race blanche, entre vingt-trois et vingt-sept ans, pesant 85 ou 90 kilos, aux cheveux noirs ou tirant sur le roux. Il était vêtu dans les deux cas d'un blouson de survêtement marron, d'un blue-jean et de tennis blancs.

D'après Carde Dryer, la première victime, il portait des gants et tenait à la main un petit revolver. De temps à autre, ses yeux étaient agités de mouvements saccadés — symptôme qui lui donne à penser que son agresseur est atteint de nystagmus. Après lui



avoir passé les menottes qu'il a fixées à l'intérieur de la portière, il l'a conduite dans un endroit isolé, à l'extérieur de la ville, où il a abusé d'elle. « Si vous portez plainte, a-t-il menacé ensuite, ne donnez pas mon signalement. Si je le trouve dans les journaux, j'enverrai quelqu'un pour vous faire la peau. » Et, comme pour prouver sa détermination, il s'est emparé du carnet d'adresses de sa victime et a noté plusieurs noms.

Donna West est petite et rondelette. Dans son souvenir, son agresseur portait un pistolet automatique et avait les mains tachées d'un produit gras, ni de la graisse ni du cambouis, dont elle ne parvient pas à déterminer la nature exacte. Il se dénommait Phil et ponctuait toutes ses phrases de jurons. Comme il portait des lunettes fumées, elle n'a pas vu ses yeux mais il a pris des noms dans son carnet d'adresses et l'a mise en garde : qu'elle s'avise de l'identifier au cours de l'enquête et sa « confrérie » se chargera d'elle ou des membres de sa famille. La victime suppose, et c'est aussi l'avis de la police, qu'il se vantait et qu'il n'appartient vraisemblablement ni à la mafia ni à une quelconque organisation terroriste.

Une seule grave divergence entre les deux témoignages pourrait troubler Kleberg et Boxerbaum : l'agresseur de Carrie Dryer portait une moustache imposante et soigneusement taillée. Celui de Donna West avait une barbe de trois jours mais pas de moustache.

« Il a dû la raser entre-temps », constate en souriant Boxerbaum.

Mercredi 26 octobre : au commissariat central de Columbus, l'inspecteur Nikki Miller, de la répression des agressions sexuelles, prend son poste à trois heures de l'après-midi. Elle vient de passer deux semaines de vacances à Las Vegas et son léger hâle sied à ravir à ses yeux noisette et à ses cheveux blond cendré. Avant de quitter son service, l'inspecteur Gramlich la met au courant du principal événement de la matinée on a fait transporter à l'hôpital universitaire une jeune femme venue porter plainte pour viol. Puisque l'inspecteur Miller va prendre l'affaire en main, il lui en donne un exposé détaillé :

Polly Newton est étudiante. C'est une rousse de vingt et un ans. Il était huit heures du matin et elle venait de ranger la Corvette bleue de son fiancé derrière chez elle, non loin du campus, quand un homme l'a forcée à remonter dans la voiture et à conduire jusqu'à un endroit isolé, à la campagne, où il a abusé d'elle. Puis son agresseur lui a ordonné de regagner Columbus où il lui a fait toucher deux chèques. De retour au campus, il lui a suggéré d'en toucher un autre, de faire opposition et de garder l'argent pour elle.

Pendant son absence, Nikki Miller n'a pas entendu parler du « sadique du campus » et elle n'a pas encore vu les portraits robots. Une fois en possession de tous les éléments, elle écrit dans son rapport :

« Les faits sont les mêmes que pour les deux autres affaires d'enlèvement suivi de viol... ressortissant à la police universitaire de l'Etat d'Ohio, responsable de l'ordre public dans les limites de sa juridiction. »

Nikki Miller décide de se rendre sur-le-champ à l'hôpital en compagnie de son collègue, l'inspecteur Bessell, pour interroger Polly Newton.

Son agresseur, déclare la jeune victime, s'est vanté d'appartenir aux *Weathermen* mais aussi de posséder une autre identité, sous laquelle il serait homme d'affaires et se promènerait en Maserati. En quittant l'hôpital, Polly accepte de tenter de retrouver l'endroit où elle s'est rendue sous la contrainte, plus tôt dans la journée. Mais la nuit tombe et, comme elle ne parvient pas à reconnaître les lieux et s'égare, elle s'entend avec les inspecteurs Miller et Bessell pour reprendre les recherches le lendemain matin.

Les techniciens du laboratoire de police criminelle où ils la ramènent ont relevé entre-temps trois empreintes digitales partielles sur la voiture, dont le dessin est suffisamment net pour être comparé avec celles d'éventuels suspects.

La jeune fille va collaborer à l'établissement d'un portrait robot et examiner trois cents photographies de délinquants sexuels avant de s'interrompre, épuisée, au bout de sept heures passées en compagnie des policiers. Il est alors dix heures du soir.

Le lendemain matin à dix heures et quart, des inspecteurs viennent chercher Polly, qui les conduit sans peine jusqu'au lieu du crime. Des cartouches de 9 mm sont abandonnées au bord d'un petit étang. Son agresseur a lancé à l'eau des cannettes de bière pour tirer à la cible, explique la jeune fille à l'un des enquêteurs.

Au commissariat, ils retrouvent Nikki Miller qui vient de prendre son service. Elle installe Polly dans une petite pièce où elle la laisse en compagnie d'une nouvelle série de photographies.

Quelques minutes plus tard, Eliot Boxerbaum arrive à son tour avec Donna West; la jeune infirmière, pour lui soumettre les photos. Kleberg et lui ont décidé de dispenser l'étudiante en optométrie, Carrie Dryer, de l'identification sur photographie : si jamais la Cour refusait de s'en contenter et demandait d'autres preuves, Carrie serait confrontée directement avec les éventuels suspects.

Nikki Miller fait asseoir Donna West à une petite table, dans le corridor, et lui apporte trois casiers de photos.

Mon Dieu ! s'exclame la jeune fille effarée, ce sont tous des délinquants sexuels ?

Boxerbaum et Miller attendent un peu à l'écart tandis qu'elle passe en revue les visages. L'un d'eux ne lui est pas inconnu. C'est un ancien camarade de classe qu'elle a rencontré dans la rue il n'y a pas si longtemps. Au dos de la photo, elle lit qu'il a été arrêté pour attentat à la pudeur.

— Ça alors, murmure la jeune fille. Qui s'en serait douté ?

Donna a déjà consulté la moitié du casier quand elle tombe brusquement en arrêt devant la photo d'un jeune homme à favoris, plutôt beau garçon, au regard éteint.

— C'est lui ! s'écrie-t-elle en se dressant d'un bond, manquant renverser sa chaise. C'est lui ! J'en suis certaine.

Après lui avoir demandé d'apposer sa signature au dos du cliché, Miller relève le numéro d'identification, se reporte au fichier et note « William S. Milligan. » La photo

n'est pas récente.

Elle glisse celle-ci aux trois quarts d'un casier que Polly Newton n'a pas encore eu entre les mains et va retrouver la jeune fille, en compagnie de Boxerbaum et des inspecteurs Brush et Bessell.

Nikki Miller a le sentiment que Polly se doute de quelque chose : on s'attend manifestement à ce qu'elle tire une photo parmi celles qu'on vient de lui apporter. Elle les examine avec soin, en prenant tout son temps. Miller sent la nervosité la gagner : si Polly choisit la même que Donna West, la police tient enfin le « sadique du campus ».

Polly étudie le visage de Milligan et passe outre Miller est de plus en plus tendue. Mais la jeune fille revient en arrière et regarde de nouveau le jeune homme aux favoris.

J'ai l'impression que c'est lui, dit-elle. Mais je peux me tromper..

Boxerbaum hésite encore à lancer un mandat d'arrêt contre Milligan. Donna West s'est montrée catégorique mais la photo remonte à trois ans. Il préfère attendre le résultat de la comparaison des empreintes. L'inspecteur Brush descend la fiche anthropométrique de Milligan au laboratoire situé au premier étage.

Nikki Miller aurait souhaité agir sans retard mais la faiblesse du témoignage de Polly Newton ne lui laisse pas le choix. Elle se résoud donc à prendre patience. L'empreinte de l'index droit relevé sur la vitre de la Corvette, côté passager, celle de l'annulaire droit et de la paume droite, se révèlent être celles de Milligan. Le doute n'est plus permis. Les preuves sont indéniables.

Pourtant, Boxerbaum et Kleberg hésitent encore : on n'arrête pas un suspect sans être absolument assuré de sa culpabilité. Les empreintes digitales seront donc soumises à une expertise supplémentaire.

Nikki Miller n'est pas du même avis. Elle estime que les premiers résultats devraient suffire à poursuivre Milligan pour enlèvement, vol à main armée et viol. Quand il sera entre les mains de la police, elle le présentera à Polly Newton pour une confrontation.

Boxerbaum fait part à son supérieur, Kleberg, de cette décision mais ce dernier insiste pour que la police attende la seconde expertise. L'opération ne devrait les retarder que d'une heure ou deux et il préfère ne pas courir de risque. A huit heures du soir, le jour même, l'expert confirme : les empreintes sont bien celles de Milligan. Boxerbaum annonce :

— Je vais lancer un mandat pour enlèvement, le seul crime commis dans notre juridiction : le viol a été commis ailleurs.

Les renseignements fournis par le fichier sont les suivants : William Stanley Milligan, vingt-deux ans. En liberté conditionnelle depuis six mois après un séjour à la prison de Lebanon, dans l'Ohio. Sa dernière adresse officielle est le 933 Spring Street, Lancaster, Ohio.

Miller convoque un groupe d'intervention pour mettre au point un plan d'action. Les policiers devront d'abord découvrir combien de personnes habitent l'appartement. Par ailleurs, Milligan ayant affirmé à deux reprises appartenir à une organisation terroriste, ils doivent savoir qu'ils ont affaire à un individu armé et probablement dangereux.

L'inspecteur Craig propose un stratagème : il se fera passer pour un livreur de pizza. Il prétendra qu'une personne a passé commande en donnant cette adresse.

Quand Milligan ouvrira, Craig tâchera de jeter un coup d'oeil à l'intérieur de chez lui. Ce projet est approuvé à l'unanimité.

Mais depuis qu'il a eu connaissance de l'adresse de Milligan, Boxerbaum est perplexe. Pourquoi le délinquant se serait-il rendu à cent kilomètres de chez lui pour commettre un viol, à trois reprises en l'espace de quinze jours ? Décidément, quelque chose cloche. Au moment où le groupe d'intervention va se mettre en route, il téléphone par acquis de conscience au fichier central. Possèdent-ils des renseignements récents au sujet d'un certain William Milligan ? Il inscrit une adresse et raccroche.

— Il a déménagé ! annonce-t-il à ses collègues. Au 5673 Old Livingstone Avenue, à Reynoldsburg. C'est à dix minutes en voiture. Ça colle déjà mieux !

La nouvelle soulage apparemment tout le monde.

A neuf heures du soir, trois voitures transportant Boxerbaum, Kleberg, Miller, Bessell et leurs collègues affrontent, à trente kilomètres à l'heure sur l'autoroute, un brouillard à couper au couteau.

Une première voiture arrive sur les lieux. Le trajet, qui aurait dû prendre un quart d'heure tout au plus, a duré une heure. Il faut encore un quart d'heure pour découvrir l'adresse de Milligan, dans une rue toute en virages du lotissement de Channingway. En attendant les retardataires, les policiers interrogent les voisins et constatent que le pavillon de Milligan est éclairé.

En quelques instants, il est encerclé. Nikki Miller est postée sur la droite, à l'abri des regards et Bessell un peu plus loin. Trois inspecteurs ont pris place de l'autre côté. Boxerbaum et Kleberg couvrent l'arrière.

Craig ouvre le coffre de sa voiture pour saisir le carton de pizza sur lequel il inscrit au feutre noir : « Milligan 5673, Old Livingstone. » Passant sa chemise par-dessus son blue-jean pour dissimuler son arme, il se dirige d'un pas désinvolte vers la porte du pavillon. Il sonne. Pas de réponse. Il appuie de nouveau sur la sonnette, la pizza dans une main, l'autre sur la hanche, prête à saisir le revolver. Il feint le plus profond ennui.

Boxerbaum, d'où il se tient, aperçoit un jeune homme assis dans un fauteuil devant un poste de télévision, dans un salon-salle à manger en forme de L. Près de la porte, un fauteuil rouge attire son regard. Le jeune homme est apparemment seul. Il se lève pour aller répondre.

Craig voit d'abord une silhouette se profiler à travers la vitre qui jouxte la porte. Puis celle-ci s'ouvre enfin, laissant apparaître un jeune homme au physique agréable.

— Votre pizza, Monsieur.

— J'ai pas commandé de pizza.

— En jetant un coup d'oeil par-dessus l'épaule de son vis-à-vis, Craig aperçoit Boxerbaum à travers la porte-fenêtre qui donne sur l'arrière du pavillon.

— C'est l'adresse qu'on m'a donnée. William Milligan, c'est vous ?

— Non.

— Quelqu'un a appelé d'ici. Qui êtes-vous ?

— C'est chez un ami, ici.

— Votre ami n'est pas là ?

— Pas pour le moment, dit-il d'un ton morne, sur un débit heurté.

— Où est-il ? La personne qui a passé la commande a donné le nom de Bill Milligan et cette adresse.

— J'en sais rien. Les voisins le connaissent. Demandez-leur. C'est peut-être eux qui ont commandé la pizza.

— Montrez-moi où ils habitent ?

Le jeune homme va frapper à la porte qui fait face à la sienne et attend quelques instants. Il frappe de nouveau. Toujours pas de réponse.

Craig lâche la boîte en carton et fait jaillir son revolver. Il braque le canon sur la nuque du suspect.

— Bouge pas ! Je sais que c'est toi, Milligan !

C'est à un jeune homme hébété que Craig passe les menottes.

— Qu'est-ce qu'il y a ? J'ai rien fait.

Craig appuie son arme entre les omoplates de Milligan et le tire par les cheveux.

— On rentre à l'intérieur !

Les autres policiers surgissent tous ensemble, l'arme au poing. Nikki Miller a emporté la photo du fichier. Elle montre le grain de beauté que l'on remarque sur le cou.

— Le même grain de beauté. Le même visage. C'est lui !

Ils font asseoir Milligan dans le fauteuil rouge et Nikki Miller se rend compte qu'il regarde droit devant lui sans rien voir, comme en transe. L'inspecteur Dempsey se penche pour observer quelque chose sous le fauteuil.

— Son arme, dit-il en la faisant glisser à l'aide d'un crayon. 9 mm Magnum. Smith and Wesson.

Un autre policier fait basculer le fauteuil dans lequel Milligan regardait la télévision et s'apprête à ramasser un chargeur et un sac de plastique rempli de munitions quand Dempsey lui fait signe de s'abstenir.

— Attention. Nous avons un mandat d'amener. Pas un mandat de perquisition.

Puis, se tournant vers Milligan :

— Vous nous donnez l'autorisation de fouiller ?

Milligan, le regard fixe, ne répond pas.

Kleberg sait qu'il n'a pas besoin de mandat pour aller voir s'il y a quelqu'un d'autre dans l'appartement. Il entre dans la chambre à coucher. Le blouson de survêtement marron est jeté sur le lit défait. La pièce est dans un désordre épouvantable. Le sol est jonché de linge sale. Kleberg s'approche d'un placard grand ouvert : bien en évidence sur une étagère, les cartes de crédit de Donna West et Carrie Dryer sont soigneusement rangées. Même les pages arrachées à leurs carnets d'adresses sont là. Les lunettes fumées sont posées sur la table de toilette, à côté d'un portefeuille.

Il va prévenir Boxerbaum, qu'il retrouve dans une pièce minuscule, près de la cuisine, transformée en atelier d'artiste.

— Regarde, dit Boxerbaum en montrant un grand tableau.

C'est le portrait en pied d'une reine, ou d'une dame de la noblesse du XVIII<sup>e</sup> siècle, vêtue d'une robe bleue à plastron de dentelle. Elle est assise près d'un piano et tient à la main une partition. Le tableau, d'une étonnante précision dans les détails, est

signé Milligan.

Magnifique ! commente Kleberg en jetant un coup d'oeil aux toiles alignées le long du mur, parmi les pinceaux et les tubes de peinture.

Il se frappe brusquement le front.

— Les taches que Donna West a remarquées sur les mains de son agresseur ! C'était de la peinture !

Nikki Miller, qui a vu les tableaux, va retrouver le suspect, toujours assis à la même place.

— Vous êtes Milligan, n'est-ce pas ?

Il tourne vers elle un regard absent.

— Non, balbutie-t-il.

— Je viens de voir un joli tableau. C'est vous qui l'avez peint ? Il acquiesce du chef.

— Il est signé « Milligan », fait-elle remarquer en souriant.

— Eliot Boxerbaum, de la police universitaire, annonce le jeune inspecteur en se plantant devant Milligan. Désirez-vous me dire quelque chose ?

Pas de réponse. Dans ses yeux, nulle trace des mouvements saccadés dont a parlé Carrie Dryer.

Soucieux d'agir dans les règles, Boxerbaum déclare alors formellement à William Milligan qu'il est en état d'arrestation, que tout ce qu'il dira pourra désormais être retenu contre lui et qu'il a la possibilité de contacter un avocat et de ne parler qu'en sa présence.

— Vous êtes accusé d'avoir enlevé des jeunes filles sur le campus, Bill, poursuit-il. Voulez-vous dire quelque chose à ce sujet ?

Milligan lève les yeux, l'air horrifié.

— Qu'est-ce qui se passe ? J'ai fait du mal à quelqu'un ?

— Vous les avez menacées de leur envoyer des complices. De qui s'agit-il ?

— J'espère que j'ai fait de mal à personne.

Puis il change brusquement d'expression :

— Attention à la boîte. Ça va sauter ! lance-t-il au policier qui va franchir le seuil de la chambre.

— Une bombe ? s'enquiert précipitamment Kleberg.

— Là... dans la...

— Voulez-vous me la montrer ? demande Boxerbaum.

Milligan se lève lentement pour gagner la chambre. Devant la porte, il s'arrête et indique du menton une boîte, posée au pied de la table de toilette. Kleberg reste aux côtés de Milligan tandis que Boxerbaum va voir de quoi il s'agit. Les autres policiers se sont attroupés derrière Milligan. Boxerbaum met un genou à terre près de l'objet suspect. Par le couvercle ouvert, il aperçoit des fils et quelque chose qui ressemble à un réveil.

En quittant la pièce, il s'adresse à l'inspecteur Dempsey :

— Avertissez le service de déminage. Kleberg et moi nous emmenons Milligan.

Kleberg prend le volant, aux côtés de l'inspecteur Rockwell. Boxerbaum a pris place à l'arrière avec Milligan, qui ne répond à aucune de ses questions. Gêné par les menottes qui lui retiennent les mains dans le dos, le buste penché en avant dans une attitude inconfortable, il marmonne des paroles décousues.

— Mon frère Stuart est mort... j'ai fait du mal à quelqu'un ?  
— Connaissez-vous les jeunes filles ? demande Boxerbaum. Connaissez-vous l'infirmière ?

— Ma mère est infirmière, marmonne Milligan.

— Pourquoi êtes-vous allé chercher vos victimes sur le campus de l'université ?

— Les Allemands vont venir me prendre...

— Parlons de ce qui s'est passé, Bill. Ce sont les longs cheveux noirs de l'infirmière qui vous attiraient ?

— Vous êtes bizarre, dit Milligan en se tournant vers lui.

Mais son regard s'éteint aussitôt.

— Ma soeur va me détester quand elle saura, laisse-t-il tomber Boxerbaum, de guerre lasse, abandonne.

Au commissariat central, les policiers font monter leur prisonnier dans un bureau pour procéder aux formalités d'usage. Boxerbaum et Kleberg rejoignent Nikki Miller dans une autre pièce pour l'aider à remplir les mandats de perquisition.

A onze heures et demie, l'inspecteur Bessell rappelle à Milligan qu'il est en droit de refuser de parler en dehors de la présence d'un avocat puis il lui demande s'il est prêt à signer un papier par lequel il renonce à ce droit formel. Mais Milligan continue de regarder droit devant lui, les yeux dans le vague.

— Ecoutez, Bill, insiste Bessell. Vous avez violé trois femmes et nous voulons en savoir plus.

— J'ai fait ça ? s'inquiète Milligan. J'ai fait du mal à quelqu'un ? Si j'ai fait du mal à quelqu'un, je m'excuse.

Puis il demeure silencieux.

Bessell l'emmène alors à l'anthropométrie, pour la prise des photos et des empreintes digitales.

A leur entrée, une femme en uniforme lève la tête. Bessell saisit le poignet du prisonnier pour lui poser la main sur un tampon encreur. Se dégageant d'un bond comme si le contact des doigts du policier lui était insupportable, Milligan va se réfugier en tremblant près de la jeune femme.

— Quelque chose lui fait peur, constate-t-elle en regardant le visage livide de Milligan.

Elle s'adresse à lui d'une voix douce, comme si elle parlait à un petit enfant :

— Il faut que nous relevions vos empreintes. Vous comprenez ce que j'ai dit ?

— Je... je veux pas qu'il me touche.

— Bon, c'est moi qui vais les prendre alors. D'accord ? Milligan acquiesce d'un signe de tête et la laisse faire. Une fois les opérations terminées, on le conduit dans une cellule.

Les mandats de perquisition sont prêts. Nikki Miller téléphone au juge West qui, devant l'urgence de l'affaire, lui conseille de venir le voir. A une heure vingt du matin, il appose sa signature au bas des mandats. Miller reprend aussitôt la route de Channingway, dans un brouillard plus dense encore que la première fois.

Elle téléphone en arrivant à la brigade qui doit se charger de la perquisition. A

deux heures vingt, les policiers sont là et elle leur présente les mandats. Avant de quitter l'appartement, ils dressent la liste des objets saisis :

*Table de toilette* : 34 300 dollars en liquide, une paire de lunettes, une paire de menottes munies de leur clef, un portefeuille, une pièce d'identité au nom de William Milligan et une autre au nom de William Simms, un reçu de carte de crédit de Donna West.

*Placard* : cartes Master Charge de Donna West et Carrie Dryer, carte d'hôpital de Donna West, photographie de Polly Newton, pistolet automatique calibre .25 [Tanfoglio Giuseppe] A.R.M.I. (sic) avec cinq cartouches.

*Pochette de dame* : bout de papier de 12,5 cm sur 4,4 cm portant le nom et l'adresse de Polly Newton, page arrachée à son carnet d'adresses.

*Table de chevet* : couteau à cran d'arrêt, deux étuis de poudre.

*Commode* : facture de téléphone adressée à Milligan. Holster de marque Smith and Wesson.

*Sous fauteuil rouge* : Smith and Wesson 9 mm avec chargeur contenant six cartouches.

*Sous fauteuil marron* : chargeur de quinze cartouches et sac en plastique contenant quinze cartouches.

De retour au commissariat, Nikki Miller fait procéder à l'enregistrement des objets saisis avant de les expédier au greffe, non sans constater :

— Voilà qui emporterait la conviction du jury le plus incrédule !

Milligan est recroquevillé dans un coin de l'étroite cellule, en proie à de violents tremblements. Un son étranglé s'échappe de sa gorge et il perd connaissance. Au bout d'une minute, il rouvre les yeux et jette un regard étonné aux murs, à la tinette, à la couchette...

— Oh, non ! s'écrie-t-il. Encore !

Assis par terre, les yeux dans le vague, il demeure hébété quand soudain, apercevant des cafards qui tournent en rond au pied du mur, il change brusquement d'expression. Croisant les jambes, il se penche en avant et, le menton dans les mains, observe avec un sourire enfantin la ronde des blattes.

Les policiers qui viennent le chercher quelques heures plus tard pour effectuer son transfert le trouvent éveillé. Les prisonniers sont enchaînés deux par deux par des menottes. Milligan a pour compagnon d'infortune un grand Noir aux côtés duquel il gagne le fourgon cellulaire garé à l'arrière du commissariat, qui va les conduire à la prison du comté.

Au centre de Columbus se dresse, en plein cœur de la ville, une forteresse aux lignes futuristes. La base du bâtiment, sur deux étages, est formée d'un mur aveugle de



béton en plan incliné. Au-dessus, l'immeuble ressemble à n'importe quel édifice administratif moderne. Dans la cour de la prison, s'élève la statue de Benjamin Franklin.

Le fourgon s'arrête dans une petite rue, devant une porte de tôle ondulée. Sous cet angle, la prison apparaît dominée par la tour du palais de justice.

La porte du garage s'ouvre en grinçant et s'abaisse automatiquement derrière le fourgon. Les prisonniers descendent un à un. Tous, sauf un : Milligan, qui s'est libéré des menottes, est resté à l'intérieur.

— Descends de là tout de suite ! hurle un flic. Qu'est-ce que tu crois, mon salaud ? J'vais t'aider, moi, à violer des bonnes femmes !

— C'est pas d' ma faute ! intervient le Noir auquel on avait enchaîné Milligan. J'ai rien fait. Il s'est détaché tout seul !

Les prisonniers passent la porte de la prison et arrivent devant une haute grille. A travers les barreaux du bâtiment intérieur, ils aperçoivent le poste de surveillance : des récepteurs de télévision, des terminaux d'ordinateur et des dizaines de policiers, hommes et femmes, en pantalons gris et chemises noires. Ils franchissent la grille.

Dans le hall, les policiers vont et viennent dans le crépitement des machines à écrire et des ordinateurs. A l'entrée, une femme tend aux nouveaux arrivants une enveloppe.

— Les objets de valeur ! annonce-t-elle. Bagues, montres, bijoux, portefeuilles !

Milligan vide ses poches. La jeune femme lui fait ôter sa veste et palpe la doublure avant de la tendre à un autre policier pour qu'il l'emporte au greffe.

Elle procède ensuite à la fouille au corps et passe au suivant. Puis les prisonniers sont enfermés dans une cellule où ils vont attendre de subir les formalités d'écrou.

Le Noir dont Milligan s'est détaché lui donne un coup de coude pour attirer son attention :

— Ah ! dis donc, t'en es un fameux, toi ! Pisque t'es capable de virer les mincenottes, j'espère que tu vas tous nous tirer de là, voyons voir.

Milligan le regarde sans répondre.

— Si tu continues à déconner avec les flicards, poursuit-il, tu finiras tabassé à mort moi chte l' dis. Tu peux m' faire confiance c'est pas la première fois qu'on m' fout au placard. Et toi, t'as déjà plongé ? Milligan acquiesce d'un signe de tête.

— Oui. C'est bien pour ça que ça ne me plaît pas. C'est bien pour ça que je cherche à m'en aller.

Quand le téléphone sonne dans le cabinet d'avocats avoisinant la prison, Gary Schweickart, un grand gaillard barbu de trente-trois ans, est en train d'allumer sa pipe. L'un de ses associés, Ron Redmond, est au bout du fil :

— Je reviens du tribunal. Le « sadique du campus » a été arrêté cette nuit, annonce Redmond. Nous sommes commis d'office. Il vient d'être transféré à Franklin et sa caution est fixée à 500 000 dollars. Il faudrait envoyer quelqu'un tout de suite pour le prendre en charge.

— Je n'ai personne sous la main pour l'instant, Ron. Je suis tout seul.

— La nouvelle a déjà filtré et les journalistes ne vont pas tarder à rappliquer là-

bas. Les flics vont sûrement chercher à le faire parler.

Dans les affaires criminelles ordinaires, Gary Schweickart choisit un de ses associés au hasard pour l'envoyer à la prison. Mais la presse a fait du « sadique du campus » une célébrité et son arrestation revêt pour la police de Colombus une importance toute particulière. Elle vient de réussir ce qu'elle considère comme un gros coup et son prochain objectif va être d'obtenir du prisonnier une déclaration ou des aveux spectaculaires. C'est le moment pour les avocats de faire preuve de vigilance.

Schweickart décide donc de faire un saut lui-même à la prison, pour se présenter à son éventuel client et le convaincre de ne parler qu'en présence de son avocat.

A l'instant où il pénètre dans la prison et demande à parler au détenu, celui-ci s'avance justement entre deux policiers qui vont le remettre à un autre fonctionnaire de l'administration pénitentiaire pour procéder aux formalités d'écrou. Schweickart lui demande l'autorisation d'échanger quelques mots avec le prisonnier.

— Je ne me souviens pas avoir fait ce qu'ils disent, dit Milligan d'un ton plaintif. Je n'en ai pas la moindre idée. Ils sont arrivés et...

— Ecoutez, l'interrompt Schweickart, je suis venu seulement pour faire connaissance. Il n'est pas question de dire quoi que ce soit ici. On pourrait nous entendre. Je reviendrai dans un jour ou deux pour une conversation privée avec vous.

— Mais je ne me souviens de rien. Ils ont trouvé des choses chez moi et...

— Eh là ! Ne recommencez pas ! Les murs ont des oreilles. Et je vous conseille la prudence quand on va vous interroger. Les flics vont essayer toutes sortes de ruses pour tenter de vous faire parler mais ne dites surtout pas un mot. Même aux autres détenus. Vous risquez de tomber sur un mouchard. Si vous voulez un procès équitable, restez muet, vous pouvez me croire

Pendant que Schweickart tente de le convaincre, Milligan secoue la tête en se frottant la joue. Il tente encore de revenir sur les faits puis il se tait brusquement et marmonne :

— Plaidez non coupable. Je crois que je suis peut-être fou.

— Nous verrons. Mais on ne peut pas en discuter maintenant.

— Je pourrais être défendu par une femme ?

— Il y en a une parmi mes associés. Je vais voir ce que je peux faire.

Schweickart suit des yeux Milligan qui s'éloigne avec le fonctionnaire qui va lui faire changer ses vêtements civils contre l'uniforme des détenus, une combinaison bleue.

La tâche ne va pas être aisée, songe l'avocat. Avec un type aussi nerveux, complètement terrorisé... il ne nie pas vraiment les crimes dont on l'accuse, tout ce qu'il sait dire et répéter sans cesse, c'est qu'il ne se souvient de rien. Cela n'arrive pas très fréquemment. Et il laisse entendre qu'il est peut-être fou ? Quelle aubaine pour les journalistes !

En quittant la prison, Schweickart achète un exemplaire du *Colombus Dispatch*. En manchette, sur la première page, on annonce :

#### LA POLICE ARRÊTE UN SUSPECT SUR LE CAMPUS

L'article rapporte que l'une des victimes, une étudiante de vingt-six ans dont l'agression remonte à deux semaines, a été convoquée par la police pour participer à une confrontation. Une photographie de Milligan illustre l'article.

De retour à son cabinet, Schweickart décroche son téléphone pour demander aux

autres quotidiens de ne pas publier la photo de Milligan avant la confrontation pour ne pas en fausser l'issue. Mais pas un rédacteur en chef n'accepte d'accéder à sa demande. S'ils se procurent la photo en question ils la feront paraître, voilà tout. Schweickart se gratte le menton du tuyau de sa pipe en réfléchissant. Puis il compose le numéro de son domicile pour prévenir son épouse qu'il sera en retard pour le dîner.

— Eh ! lance une voix à la porte. Tu as l'air d'un ours qui s'est coincé la tête dans un pot de miel !

Il lève les yeux. Judy Stevenson le regarde, un sourire aux lèvres.

— Ah, ouais ! grogne-t-il, le combiné à la main, en lui rendant son sourire. Devine qui t'a désignée ?

Rejetant d'un geste de la main la mèche de cheveux qui retombe sur son visage, elle l'interroge du regard de ses yeux noisette.

Poussant vers elle le quotidien, il montre du doigt la manchette et la photo qui accompagne le compte rendu. Son rire éclate dans le petit bureau.

— La confrontation a lieu lundi matin. Milligan veut être défendu par une femme. Le « sadique du campus » est pour toi, Judy !

Le lundi 31 octobre à dix heures moins le quart, Judy Stevenson pénètre dans la pièce où doit avoir lieu la confrontation. La première chose qui la frappe lorsqu'on fait entrer Milligan, c'est l'expression traquée et désespérée qui se lit sur ses traits.

— C'est Gary Schweickart qui m'a envoyée, dit-elle. Je suis son associée et il m'a appris que vous souhaitiez être défendu par une femme. Nous assurerons votre défense en collaboration. Mais essayez de vous reprendre. Vous semblez sur le point de craquer.

Il lui tend une feuille de papier pliée.

— Le juge d'application des peines me l'a fait porter vendredi.

Judy lève la feuille devant ses yeux. Il s'agit d'une ordonnance de maintien en détention, par laquelle le juge demande qu'on le garde sous les verrous et l'informe qu'une procédure d'annulation de sa liberté conditionnelle a été introduite et que l'audience préliminaire aura lieu sous peu à la prison du Comté. Ainsi, comprend Judy, à cause des armes que la police a découvertes chez lui lors de son arrestation, sa liberté conditionnelle risque d'être révoquée et l'on va peut-être le renvoyer directement à Lebanon, près de Cincinnati, en attendant le procès.

— L'audience a lieu mercredi en huit. On va voir ce qu'on peut faire pour vous garder ici. J'aimerais mieux cela, pour que nous puissions nous rencontrer souvent.

— Je ne veux pas retourner à Lebanon.

— Allons, ne vous tracassez pas.

— Je ne me souviens pas d'avoir fait ce qu'ils disent.

— Nous en reparlerons plus tard. Pour l'instant, on va seulement vous demander de monter sur l'estrade et d'attendre. Vous en sentez-vous capable ?

— Sans doute.

— Dégagez vos cheveux de votre visage pour que l'on vous voie, Dans la file de jeunes gens qui montent sur l'estrade, Milligan a le numéro deux.

Quatre personnes sont là pour participer à la confrontation. Donna West, l'infirmière qui a reconnu Milligan sur photographie, en a été dispensée. Cynthia Mendoza, l'une des employées de banque qui a touché un chèque, ne reconnaît pas Milligan et désigne le numéro trois. Une femme, victime, au mois d'août précédent,

d'une agression sexuelle intervenue dans des circonstances très différentes désigne le numéro deux mais émet des réserves. Carde Dryer, tout en déclarant que le numéro deux ne lui est pas tout à fait inconnu, a du mal à se prononcer fermement dans la mesure où il ne porte pas de moustache, ce qui rend la comparaison difficile. Polly Newton l'identifie sans la moindre trace d'hésitation.

Le 3 novembre, le parquet dresse un acte d'accusation portant sur trois enlèvements, deux vols à main armée et quatre viols. Chacun des crimes consignés est passible d'une peine de prison ferme pouvant aller de quatre à vingt-cinq ans.

Devant la vague d'indignation que la publicité donnée à l'affaire a soulevée au sein de la population, le procureur général George Smith décide de ne rien laisser au hasard. Il demande à ses deux premiers substituts de requérir personnellement et vigoureusement.

Terry Sherman a les cheveux noirs et bouclés et une moustache impressionnante. A trente-deux ans, il a la réputation d'être féroce avec les délinquants sexuels. Il se vante d'avoir toujours emporté la décision du jury dans les affaires de viol. Consultant le dossier pour la première fois, il éclate de rire.

— Il n'a aucune chance. Les mandats sont inattaquables. La défense va singulièrement manquer d'arguments !

Bernard Zalg Yavitch a trente-cinq ans. Il a fait ses études à la même faculté que Judy Stevenson et Gary Schweickart, avec deux ans d'avance sur eux, et il les connaît bien. Gary a même travaillé pour lui alors que Yavitch exerçait encore en tant qu'avocat de la défense, avant d'entrer au parquet. Yavitch partage en l'occurrence l'avis de Sherman : c'est une affaire en or pour les requérants.

— Et comment ! jubile Sherman, les empreintes, la confrontation, toutes les preuves sont de notre côté. Je t'assure, ils vont être drôlement à court !

Quelques jours plus tard, au téléphone, Sherman parle sans détours à Judy Stevenson :

— Je ne vois pas ce que vous allez pouvoir plaider dans l'affaire Milligan. On le tient et le parquet est décidé à demander la peine maximale. Vous n'avez aucun atout.

Mais Bernard Yavitch n'est pas aussi fermement convaincu. Il a été avocat de la défense et il sait ce qu'il ferait à la place de Judy Stevenson et Gary Schweickart :

— Ils peuvent encore plaider la folie, objecte-t-il.

Sherman accueille cette idée par un éclat de rire.

Le lendemain, William Milligan tente de se suicider en se cognant la tête contre le mur de sa cellule.

— Il ne va pas survivre assez longtemps pour assister au procès, fait remarquer Gary Schweickart à Judy quand il apprend la nouvelle.

— Je ne le crois pas en mesure d'y assister de toute manière, réplique la jeune femme. Nous devrions dire au juge que nous ne l'en croyons pas capable.

— Tu veux qu'on le fasse examiner par un psy ?

— Il le faut.

— Oh, là, là, je vois déjà les manchettes !

— Au diable les journaux ! Ce garçon a quelque chose qui cloche. Je ne sais pas